

Traduire

Savons-nous tout ce que nous devons aux traducteurs et, plus encore, à la traduction? Nous le savons mal. Et même si nous avons de la gratitude pour les hommes qui entrent vaillamment dans cette énigme qu'est la tâche de traduire, si nous les saluons de loin comme les maîtres cachés de notre culture, liés à eux et docilement soumis à leur zèle, notre reconnaissance reste silencieuse, un peu dédaigneuse, d'ailleurs par humilité, car nous ne sommes pas en mesure de leur être reconnaissants. D'un essai de Walter Benjamin, où cet essayiste excellent nous parle de la tâche du traducteur, je tirerai quelques remarques sur cette forme de notre activité littéraire, forme originale, et si l'on continue de dire à tort ou à raison : il y a ici les poètes, là les romanciers, voire les critiques, tous responsables du sens de la littérature, il faut compter au même titre les traducteurs, écrivains de la sorte la plus rare, et vraiment incomparables.

Traduire, je le rappelle, a longtemps paru, dans certaines régions de culture, une prétention maligne. Les uns ne veulent pas qu'on traduise dans leur langue, les autres, qu'on traduise leur langue, et il faut la guerre pour que cette traîtrise, au sens propre, s'accomplisse : livrer à l'étranger le vrai parler d'un peuple. (Souvenons-nous du désespoir d'Étéocle : «*N'arrachez pas au sol, proie de l'ennemi, une ville qui parle le vrai parler de la Grèce.*») Mais le traducteur est coupable d'une plus grande impiété. Ennemi de Dieu, il prétend reconstruire la Tour de Babel, tirer parti et profit ironiquement du châtement céleste qui sépare les hommes par la confusion des langues. Jadis on croyait pouvoir remonter ainsi à quelque langage originaire, parole suprême qu'il eût suffi de parler pour dire vrai. Benjamin retient quelque chose de ce rêve. Les langues, note-t-il, visent toutes la même réalité, mais non pas sur le même mode. Quand je dis *Brot* et quand je dis *pain*, je vise la même chose selon un mode différent. Prises une à une, les langues sont incomplètes. Par la traduction, je ne me contente pas de remplacer un mode par un autre, une voie par une autre voie, mais je fais signe à un langage supérieur qui serait l'harmonie ou l'unité complémentaire de tous ces modes de visée différents et qui parlerait idéalement à la jonction du mystère réconcilié de toutes les langues parlées par toutes les œuvres. D'où un

TRADUIRE

messianisme propre à chaque traducteur, si celui-ci travaille à faire croître les langues en direction de ce langage ultime, attesté déjà dans chaque langue présente, en ce qu'elle recèle d'avenir et dont la traduction se saisit.

Ce qui est visiblement un jeu utopique d'idées, puisqu'on suppose que chaque langage aurait un seul et même mode de visée, et toujours de même signification, et que tous ces modes de visée pourraient devenir complémentaires. Mais Benjamin suggère autre chose : tout traducteur vit de la différence des langues, toute traduction est fondée sur cette différence, tout en poursuivant, apparemment, le dessein pervers de la supprimer. (L'œuvre bien traduite est louée de deux façons opposées : on ne la croirait pas traduite, dit-on; ou encore, c'est vraiment la même œuvre, on la retrouve merveilleusement identique, mais, dans le premier cas, on efface, au bénéfice de la nouvelle langue, l'origine de l'œuvre; dans le second cas, au bénéfice de l'œuvre, l'originalité des deux langues; dans tous les cas, quelque chose d'essentiel est perdu.) À la vérité, la traduction n'est nullement destinée à faire disparaître la différence dont elle est au contraire le jeu : constamment elle y fait allusion, elle la dissimule, mais parfois en la révélant et souvent en l'accentuant, elle est la vie même de cette différence, elle y trouve son devoir auguste, sa fascination aussi, quand elle en vient à rapprocher orgueilleusement les deux langages par une puissance d'unification qui lui est propre et semblable à celle d'Hercule resserrant les deux rives de la mer.

Mais il faut dire plus : l'œuvre n'est en âge et en dignité d'être traduite que si elle recèle, de quelque façon disponible, cette différence, soit parce qu'elle fait signe, originellement à une *autre* langue, soit parce qu'elle rassemble, d'une manière privilégiée, les possibilités d'être différente d'elle-même et étrangère à elle-même que détient toute langue vivante. L'original n'est jamais immobile, et tout ce qu'il y a d'avenir dans une langue à un certain moment, tout ce qui en elle désigne ou appelle un état autre, parfois dangereusement autre, s'affirme dans la solennelle dérive des œuvres littéraires. La traduction est liée à ce devenir, elle le «traduit» et l'accomplit, elle n'est possible qu'à cause de ce mouvement et de cette vie dont elle s'empare, parfois pour la délivrer purement, parfois pour la captiver péniblement. Quant aux chefs-d'œuvre classiques appartenant à une langue qu'on ne parle pas, ils exigent d'autant plus d'être traduits qu'ils sont désormais seuls

TRADUIRE

dépositaires de la vie d'une langue morte et seuls responsables de l'avenir d'une langue sans avenir. Ils ne sont vivants que traduits; davantage, ils sont, dans la langue originale elle-même, comme toujours retraduits et reconduits vers ce qu'ils ont de plus propre : vers leur étrangeté d'origine.

Le traducteur est un écrivain d'une singulière originalité, précisément là où il paraît n'en revendiquer aucune. Il est le maître secret de la différence des langues, non pas pour l'abolir, mais pour l'utiliser, afin d'éveiller, dans la sienne, par les changements violents ou subtils qu'il lui apporte, une présence de ce qu'il y a de différent, originellement, dans l'original. Pas question, ici, de ressemblance, dit avec raison Benjamin : si l'on veut que l'œuvre traduite ressemble à l'œuvre à traduire, il n'y a pas de traduction littéraire possible. Il s'agit, bien davantage, d'une identité à partir d'une altérité : la même œuvre dans deux langues étrangères et en raison de leur étrangeté et en rendant, par là, visible ce qui fait que cette œuvre sera toujours *autre*, mouvement dont il faut précisément tirer la lumière qui éclairera, par transparence, la traduction.

Oui, le traducteur est un homme étrange, nostalgique, qui ressent, à titre de manque, dans sa propre langue, tout ce que l'œuvre originale (qu'il ne peut du reste tout à fait atteindre, puisqu'il n'est pas à demeure en elle, éternel invité qui ne l'habite pas) lui promet d'affirmations présentes. De là qu'au témoignage des spécialistes, il soit toujours, traduisant, plus en difficulté dans la langue à laquelle il appartient qu'embarrassé par celle qu'il ne possède pas. C'est qu'il ne voit pas seulement tout ce qui manque au français (par exemple) pour rejoindre tel texte étranger dominateur, mais c'est qu'il possède désormais ce langage français sur un mode privatif et riche cependant de cette privation qu'il lui faut combler par les ressources d'une autre langue, elle-même rendue autre en l'œuvre unique où elle se rassemble momentanément.

Benjamin cite, sur une théorie de Rudolf Pannwitz, ceci qui est surprenant : *«Nos versions, même les meilleures, partent d'un faux principe; elles prétendent germaniser le sanscrit, le grec, l'anglais, au lieu de sanscritiser l'allemand, de l'helléniser, de l'angliciser. Elles ont plus de respect pour les usages de leur propre langue que pour l'esprit de l'œuvre étrangère... L'erreur fondamentale du traducteur est de figer l'état où se trouve par hasard*

TRADUIRE

sa propre langue, au lieu de la soumettre à l'impulsion violente qui vient d'un langage étranger.» Proposition ou revendication qui est dangereusement attirante. Elle laisse entendre que chaque langue pourrait devenir toutes les autres, du moins se déplacer sans dommage dans toutes sortes de directions nouvelles; elle suppose que le traducteur trouvera assez de ressources dans l'ouvrage à traduire et assez d'autorité en lui-même pour provoquer cette mutation brusque; elle suppose enfin une traduction d'autant plus libre et plus novatrice qu'elle sera capable d'une plus grande *littéralité* verbale ou syntaxique, ce qui, à la limite, rendrait la traduction inutile.

Il reste que Pannwitz, pour garantir ses vues, peut en appeler à des noms aussi forts que ceux de Luther, Voss, Hölderlin, George, lesquels n'hésitèrent pas, chaque fois qu'ils furent traducteurs, à rompre les cadres de la langue allemande, afin d'élargir les frontières. L'exemple de Hölderlin montre quel risque court, à la fin, l'homme fasciné par la puissance de traduire : les traductions d'*Antigone* et d'*Œdipe* furent presque ses derniers ouvrages au tournant de la folie, œuvres extrêmement méditées, maîtrisées et volontaires, conduites avec une fermeté inflexible par le dessein, non pas de transporter le texte grec en allemand, ni de reconduire la langue allemande aux sources grecques, mais d'unifier les deux puissances représentant l'une les vicissitudes de l'Occident, l'autre celles de l'Orient, en la simplicité d'un langage total et pur. Le résultat est presque terrible. On croit découvrir entre les deux langues une entente si profonde, une harmonie si fondamentale qu'elle se substitue au sens ou qu'elle réussit à faire du hiatus qui s'ouvre entre elles l'origine d'un nouveau sens. Cela est d'un effet si fort qu'on comprend le rire glacé de Goethe. De qui Goethe riait-il? D'un homme qui n'était plus ni poète ni traducteur, mais s'avavançait témérairement vers ce centre où il croyait trouver rassemblé le pur pouvoir d'unifier et tel qu'il pût donner sens, en dehors de tout son sens déterminé et limité. Que cette tentation soit venue à Hölderlin par la traduction, on le comprend; car, avec le pouvoir unificateur qui est à l'œuvre en toute relation pratique comme en tout langage, et qui l'expose en même temps à la pure scission préalable, l'homme prêt à traduire est dans une intimité constante, dangereuse, admirable, et c'est de cette familiarité qu'il tient le droit d'être le plus orgueilleux ou le plus secret des écrivains – avec cette conviction que traduire est, en fin de compte, folie.

TRADUIRE

Source : *L'Amitié*, Paris, Gallimard, 1971, p. 69-73.